

Séquence pédagogique : La Grande Guerre en classe de Première, par Cédric Marty

Travail préparatoire : André Kahn

KAHN André, *Journal de guerre d'un Juif patriote*, Editions Jean-Claude Simoën, Paris, 1978.

Questions

1) Présentez le témoin en complétant la fiche :

<p><u>Nom et prénom du témoin :</u></p> <p>Âge en 1914 :</p> <p>situation familiale en 1914 :</p> <p>situation professionnelle avant-guerre :</p> <p>Combattant ou non-combattant :</p> <p>Occupe-t-il une fonction particulière (médecin, brancardier, etc.) ?</p> <p><u>Le témoignage</u></p> <p>Nature du témoignage :</p> <p>Période rapportée :</p> <p>Porte-t-il, en dehors de son témoignage, un intérêt particulier à l'écriture (romans, poésie, articles de journaux, etc.) avant ou après la guerre ?</p>
--

2) Quelles sont les souffrances de la vie au front ?

3) Quelles sont les diverses manières évoquées par A. Kahn pour échapper à la violence ?

4) Quel regard porte-t-il sur l'ennemi ?

Extraits

13 septembre 1914, Dombasle : « Ma foi, ma mie, malgré la canonnade toute proche, je me sens heureux. Certes j'ai traversé des villages détruits, j'ai vu dans les champs des centaines de trous d'obus [...]. Qu'importe ! Je suis heureux parce que je me sens utile car tant de blessés défilent encore chaque jour à l'ambulance. Que nous les exterminions vite ces empêcheurs de tourner en rond et qu'on n'entende plus parler de l'arrogante Allemagne »

26 septembre 1914, Fontenay-les-Capy (près d'Amiens), après la mort d'un camarade : « Quelle haine pour cette misérable boucherie humaine! Dire qu'une intelligence, cette mine inépuisable de science, s'anéantit soudain pour n'être qu'un amas de chair informe... »

9 octobre 1914 : « La bataille continue, moins violente, mais l'ennemi ne veut pas céder. Nous non

plus. Cela peut durer longtemps comme cela. Enfin, patientons! »

11 octobre 1914, après une attaque : « Quel air de souffrance ont les mutilés! (...) Quelques instants auparavant, c'étaient de braves soldats obstinés sous la mitraille et dédaigneux de la vie. Ce ne sont plus que des loques humaines, un peu de chair qui souffre, un peu de cerveau qui implore grâce. J'ai senti en moi une grande pitié devant leur douleur et j'ai conclu une fois encore à l'horrible bêtise de la lutte présente »

16 octobre 1914 : « Nous restons ici, avec les mêmes ordres de défendre le terrain mètre par mètre. Les Allemands sont toujours là, devant nous, immobiles et muets. Cette guerre de taupes peut durer longtemps encore »

17 octobre 1914 : « On s'habitue aux « gros noirs ». Leur fracas ne nous épouvante même plus. A présent, on entend une fusillade nourrie et peu lointaine. Peut-être les Boches attaquent-ils le village? Nous sommes arrivés à un tel degré de « je-m'en-foutisme » que cette question ne nous intéresse que médiocrement »

20 octobre 1914 : les tranchées font leur apparition : « Notre séjour ici se prolonge. Les compagnies creusent des tranchées comme pour y passer l'hiver. »

30 octobre 1914 : « La vie d'attente continue [...] C'est une opération délicate pour prendre une tranchée, il faut l'effort de presque un bataillon... et encore, on laisse pas mal d'hommes sur le terrain. Il vaut bien mieux attendre. C'est au plus patient que sera la victoire. Nous n'avançons que sur deux ou trois mètres (je dis bien « mètres ») par jour, qu'importe ! »

1^{er} novembre 1914 : « C'est novembre et c'est toujours la guerre. Il y a deux mois je disais qu'en novembre tout serait fini et que, s'il en était autrement, j'éprouverais une grande déception. Ma foi, il en est autrement, ô combien, et je ne suis pas déçu. Je n'éprouve rien du tout. Je souffre de ne pas être auprès de toi depuis le 1^{er} août et je souffrirai jusqu'au jour de la libération. Du seul point de vue de la guerre, je ne suis pas surpris. Nous en avons pour longtemps encore. Je me suis fait à cette idée. Je patiente. Je me laisse vivre. Je mijote sur mon abrutissement »

15 novembre 1914, secteur d'Ypres : « A deux heures on nous appelait au poste de commandement près de la ligne de feu, au milieu des champs. Dix minutes après notre arrivée, les percutants tombaient tout à l'entour. Des percutants « un peu là », creusant dans le sol des cuvettes de taille à contenir un cavalier et son cheval. Cela dura plus d'une heure. Sales moments à passer! On compte les secondes et je t'assure qu'on n'est pas fier » (p.58)

23 novembre 1914 : « voilà la quatrième nuit que nous passons aux tranchées. C'est peut-être la dernière. Demain nous retournerons sans doute au cantonnement. Ce n'est pas trop tôt. Certes il y a peu de blessés – une dizaine par les obus – mais il y a des malades. Certains ont même les pieds gelés et doivent être amputés. Aussi bien le froid est de plus en plus vif et l'inaction dans les taupinières est peu faite pour nous fortifier. »

8 décembre 1914 : « Sur la route, pendant une halte, Marmonton, notre major, a été blessé cette nuit par une balle au genou. Le veinard! Il était à un mètre de moi. Que ne m'a-t-elle touché avant lui, cette balle bienfaisante! Dire que nous en sommes arrivés à désirer une blessure pour nous permettre de fuir cet infâme pays ! »

16 mars 1915 : *Il change de fonction : de brancardier, il passe infirmier* : « J'ai débuté [...] dans mes fonctions d'infirmier. Ma foi notre rôle n'est point méprisable. Nous soulageons bien des souffrances ! Certes nous risquons beaucoup moins notre peau qu'un simple pioupiou [fantassin] ou

même un brancardier. Il faut qu'un obus tombe en plein sur notre poste de secours pour qu'il nous atteigne... et un tel accident est assez rare. Nous sommes à l'abri des balles. »

2 avril 1915 : « Les Boches n'ont pas tiré. Ils avaient sollicité, paraît-il, un armistice pour enterrer leurs morts qui, depuis plus de quatre mois, pourrissent entre les lignes. Opération nécessaire avant les chaleurs de l'été.

Des malades nous arrivent des tranchées qui racontent des choses bien surprenantes. Dans leur compagnie, il y eut une trêve tacite avec les voisins d'en face. Ils montèrent sur les tranchées de côté et d'autre. Ils se parlèrent, s'offrirent cigarettes et tabac... Un officier boche parut qui, en excellent français, donna le conseil aux nôtres de rentrer dans leurs trous parce qu'il pouvait venir quelque officier supérieur qui donnerait l'ordre de tirer sur eux... Quelle sollicitude ! Dans une autre compagnie, les Boches envoyèrent des messages en allemand. J'en ai lu un dont voici à peu près la traduction : « Ami français, nous ne vous en voulons pas. Ne tirez pas sur nous. Nous ne tirerons pas sur vous... Nos seuls ennemis sont les Anglais. Maudite soit l'Angleterre ! »... Qu'est ce que signifient toutes ces simagrées ? En tout cas, il est un fait, c'est que pendant toute la journée du 2 avril, les Boches n'ont pas tiré un coup de canon ou de fusil dans notre secteur. »

21 avril 1915 : « Nous embarquons ce soir dans des autobus pour nous rendre sur la ligne. Sans doute irons-nous dans les tranchées demain, dans la nuit. La vie monotone reprendra avec ses intervalles d'espoir. Peut-être allons-nous prendre part à cette grande offensive dont on nous parle depuis longtemps? »

22 avril 1915 : « Léon retourne aux tranchées ce soir, comme nous. [...] A 20 heures nous partons installer notre poste de secours dans les tranchées, à 500 mètres des Boches. »

16 mai 1915 : « Sur les lignes, pendant la relève des blessés de cette nuit, un caporal-brancardier et deux brancardiers de chez nous ont été atteints, le premier par un éclat d'obus, les deux autres par des balles. Ils sont évacués. Veinards! »

27 mai 1915 : « Le lieutenant Naeguelé, officier de détail, [...] est venu me demander de me joindre à lui comme *secrétaire*. *C'est la meilleure place du régiment. On n'avance jamais à plus de dix kilomètres de la ligne de feu. Les risques sont à peu près nuls. J'ai accepté [...]* ». *Son rôle est de dresser les actes de décès des soldats morts au champ d'honneur et de répondre aux demandes d'informations des parents.*

10 novembre 1915 : « J'ai vu hier le beau Fouquis, sous-lieutenant, garçon coiffeur. Il m'a fait ses adieux. Il est évacué pour « rhumatismes ». Il saute de joie »

« Tu vas me gronder mais je regrette l'existence aventurière de brancardier (...) Excuse-moi, mais mon engourdissement de rond-de-cuir me dégoûte... Je suis trop près de la belle lutte, de l'ardent combat pour ne pas aimer, envier sa passionnante âpreté et je suis trop loin de l'arrière – certes avantageux – pour ne pas déplorer la monotonie de mon existence semi-guerrière... Les extrêmes seuls sont intéressants, la tranchée ou le dépôt. Ici, où je n'ai pas les émotions et les satisfactions de la tranchée et où je n'ai pas non plus les avantages du dépôt, je m'emmerde, pour parler net »